

LA VIOLENCE A L'ECOLE

*L'école pour apprendre à vivre ensemble...*belle ambition.

A son service ? L'éducation civique et ses leçons de vie.

A son service encore ? Les groupes de paroles entre enfants.

A son service toujours ? Les enseignants-éducateurs. (Voir l'article du 4 février)

Bref, vivre ensemble, à l'école, c'est vital, c'est inévitable.

Mais alors, et les autres, que font-ils ?

Et vous ?

Vous les parents ? Les grands parents ?

Vous les marchands de vidéo ?

Vous les promoteurs de gadgets belliqueux ?

Vous dans le métro ? Dans la rue ?

Vous le voisin du dessous ? L'automobiliste pressé ?

Que croyez-vous donc ? Qu'il suffit de prononcer le mot respect deux fois dans la journée pour participer à sa diffusion ?

Le respect, un mot tant à la mode qu'il s'est vidé de son propre sens. Trop utilisé, trop galvanisé, trop médiatisé sans doute. Un mot qu'on proclame aux autres, rarement à soi-même. Il erre sur les bancs de la cour de récré, il traîne sur les chaînes de télé. Le Respect s'il vous plait, je réclame le respect ! Combien de fois par jour entends-je ce même refrain ?

Mais le respect, ça ne se décrète pas ! Ca se vit, ça se transmet. Le respect, c'est un remaniement permanent, une exigence de chaque instant ; si l'on n'y prend gare, les mots, les gestes, les regards, les silences, les rires, les attitudes prennent si naturellement le pas sur la réflexion et le jugement. Apprendre à gérer les paroles et les actes, comprendre pourquoi et comment y parvenir, c'est tout cela que nos enfants apprennent à l'école, dans la cour, dans les couloirs, dans la classe.

Qui peut proclamer que la chose est simple ? Qui peut imaginer que l'école seule relèvera le défi ? Quel parent honnête peut se soustraire à ce devoir d'éducation ? Quel individu majeur peut se dire dégagé de toute responsabilité ? Car enfin, posons-nous (vous étant inclus dans le nous), posons-nous donc aujourd'hui, sans biais ni faux-semblant, la

question du rôle de l'exemplarité des adultes pour la construction des jeunes enfants ; ce qu'on leur donne à voir ou à entendre, dans la rue, dans le bus ou le métro, chez le voisin ou à la maison. Les images, les mots, les attitudes dont nous sommes seuls responsables puisque soit nous les véhiculons nous-mêmes, soit nous les laissons à leur portée, soit nous les ignorons.

Nous vivons dans une société formidablement agressive pour les jeunes esprits. Il faut le rappeler, votre enfant ne perçoit pas les images comme vous. Son cerveau ne reçoit pas la même information de la même manière. L'adulte traite toutes les données visibles et sonores via des filtres que la maturité et l'expérience lui ont fournis. L'enfant n'est pas encore capable de cette distanciation, de ce tri entre le réel et le factice. Face à un film d'horreur, il est dans le film, dans l'image, dans la peau du tueur ou de la proie. Quand vous êtes spectateurs, il est lui, auteur ou acteur. Quand vous êtes témoins, il est, lui victime. Et quand enfin vous regardez Catch-Attack le week-end avec lui, il apprend lui que la violence est un jeu, un spectacle qu'on regarde en famille.

Pour le jeune enfant, fiction et réalité sont deux espaces superposables. C'est pour cela qu'il aime tant qu'on lui raconte des histoires, voire toujours la même histoire. Pour lui, au moment où vous lui lisez les mots, où vous lui livrez l'intrigue, il quitte quelques instants le monde, retarde à l'infini l'heure de se coucher et plonge avec délice dans un univers construit rien que pour lui. Mais dès le lendemain matin, lorsqu'il se réveille, lorsqu'il est planté devant son poste de télévision, ou quand la radio lui déverse un flot ininterrompu de paroles en tous genres, lorsqu'il se glisse dans une rame bondée d'adultes gesticulant où maugréant, lorsqu'il traverse les avenues et autres artères survoltées, voilà notre chérubin livré en pâture aux affres du monde moderne. Le parcours du combattant reprend sa course effrénée.

Petit arrêt sur image. Zoom sur la réalité. Extraits choisis.
Morceaux vécus.

Attention, esprits sensibles, s'abstenir.

Dressons un échantillon des clichés hauts en couleur qu'un enfant reçoit, sans pouvoir s'en prémunir, en une seule journée: les photos sans équivoque dans les kiosques, juste à hauteur d'yeux, les formules choc en bandeau des journaux, les publicités libidineuses entre deux soit disant programmes télévisuels pour enfants, les clips musicaux qui prônent souvent la violence et le sexe, les téléfilms scandaleux enrobés façon comédies, les faits-divers sordides livrés aux heures de grande

écoute, les images sanglantes du « JT » juste avant d'aller dormir. Allez, fais de beaux rêves mon chéri...

Quelle vision de l'homme offrons-nous à ce petit enfant de deux ans, six ans, huit ans, ou à cette toute jeune fille de douze ou quinze ans ? Lui livre-t-on les clés pour décrypter telle affiche, lui donne-t-on les mots pour interpréter tel slogan, lui octroie-t-on du temps pour parler de tout cela ? A défaut de refaire le monde, ayons l'exigence d'exprimer ce que nous ressentons. « Je suis une adulte, mais vois-tu cette image d'adulte me dérange. Je suis un homme mais vois-tu les mots de cet homme me blessent, je suis une grande personne et vois-tu l'attitude de cette grande personne me révolte. Et toi, qu'en penses-tu ? »

Prenez-vous, prenons-nous ce temps là ?

Oui, la violence existe, existait et existera toujours. C'est un fait universel, une donnée intemporelle. La question est ailleurs, inéluctable pour l'éducateur, vitale pour l'enfant, essentielle pour la société. Une question qui engendre mille questions. Mille questions générant la réflexion et non le délit d'opinion, non plus la soumission.

« Que fais-je de cette violence ? Comment travailles-tu avec cette violence ? Que pense-t-elle de cette violence ? Qui jugeons-nous au travers de cette violence ? De quelle manière transformez-vous cette violence ? Comment vivent-ils dans cette violence ? »

A défaut de refaire le monde, ayons l'honnêteté d'affronter ses faiblesses, de s'en insurger, de se positionner. Si nous, responsables majeurs et soi-disant éducateurs, si nous parents ou tout autre tuteur, nous autorisons le silence ou l'indifférence s'installer, alors nous ouvrons délibérément la porte à la banalisation de la violence ou de la médiocrité. Bien évidemment, face à cette leçon de morale un peu provocatrice, j'en conviens, un tantinet réactionnaire, je l'avoue, et très culpabilisante, il est vrai, la rhétorique du laisser-faire impuissant reprend le dessus. Ainsi va le monde diront certains, nous n'y pouvons rien, se dédouaneront les autres, les enfants s'adaptent à tout rétorqueront les uns, l'école leur apprendra bien les bonnes manières espéreront les derniers.

L'école, encore l'école, toujours l'école ...L'école fera ce que les adultes souvent ne savent plus faire.

Et bien oui, le matin, quand vous quittez votre enfant et que j'accueille mon élève, je sais qu'il me faudra souvent remonter le cours du temps,

effacer certains cauchemars, adoucir des paroles trop brutales, gommer des images affolantes. Dès les premières minutes, dans la cour de récré, il est aisé de capter l'atmosphère qui déterminera les apprentissages du jour. Agités, bagarreurs, électriques, certains matins ressemblent trop au tapage urbain, certains matins, il ne fait pas bon rester trop longtemps dehors. Vite, il nous faut rentrer la troupe avant la débandade. Ouf, la cloche sonne et tout ce petit monde se met en rang, par deux et dans le calme, s'il vous plaît. Pardon ? Dans le quoi ? Lui donner la main, à elle ? Et pourquoi je dois tenir la porte ? T'as vu le dernier combat de Catch-Attack hier, c'était top ! Trop cool quand on lui arrache les yeux ! Pousse-toi gros tas ! M'dam ! y m'a traité ! Même pas vrai, c'est elle qu'a commencé ! Dans tes rêves ...

Il est 8 h... l'école s'éveille ...

« Bonjour Léa, bonjour Sam ! Tiens, tu t'es coupé les cheveux Sofia ? Attention, tes lacets sont défaits Nicolas. Bonne fête Maxime ! »

La porte de la classe s'ouvre et la leçon de vie reprend son cours. A commencer par quoi ? Par se dire bonjour, tout simplement. Oui, chaque matin, j'apprends à mes élèves à se saluer en se serrant la main, à se sourire en se regardant dans les yeux. Le matin, j'adresse à chaque élève, un mot, un regard. Le matin, je leur lis une histoire, pour leur plaisir et pour le mien. Le matin, on chante une chanson qui nous rassemble. Le matin, j'accroche aux murs les dessins de la veille. Le matin on prend le temps de raconter un petit bonheur vécu. J'appelle ce temps « Les cinq minutes d'intro. » Sans ce temps là, rien n'est possible, sans ce temps là, rien ne se fera. S'installer, s'arrimer, s'ancrer, prendre place, toute sa place. Une place pour chacun. Voilà qui est fait. Je suis là. Ils sont là. Nous sommes là. Tous là ?

« Y manque Sara M'dam, ch'peux prendre ses d'voirs ?

- Oui, merci Victor. »

Oui, chaque matin, à l'école, on essaie de replanter un décor humain. Chaque matin on essaie de recréer du lien. Pour que la journée soit belle, pour que les heures d'école soient plus douces que la veille, pour que la vie ait un goût d'enfance, pour que l'enfant ait le goût de la vie. Les enseignants s'y attèlent à chaque instant car « apprendre à vivre ensemble », c'est le cœur de notre projet éducatif. Alors, c'est vrai, lorsque je quitte cette école le soir, et que j'entends le monde et ses cris, lorsque je vois les hommes et leur violence, je pense à mes élèves, à ma journée et à celle du lendemain. Et j'imagine aisément le malaise qu'ils

ressentent ; d'un côté, soumis à des règlements scolaires écrits par l'institution et contresignés par les parents et de l'autre spectateur d'un monde skyzophrène qui manie aussi bien la décadence que la repentance, qui instille aussi bien l'éducation civique, que l'incivilité publique. Et je l'admets, il m'arrive d'être en colère, contre moi et contre vous, car il me semble qu'aucun adulte ne devrait ignorer ce qui est susceptible de corrompre l'innocence d'un enfant.

***Ostiane Mathon**, ni experte, ni politique, ni journaliste, ni de gauche, ni de droite, juste instit*

[Blog Bleu Primaire](#)